

Un métier extraordinaire¹

Les élaborations théoriques de Bion tiennent, pour l'essentiel, leur complexité de sa longue pratique avec les psychotiques et de la logique qui s'en impose. En quoi il s'oppose aux institutions psychanalytiques, dont la théorie favorise les seuls phénomènes qui s'ajustent à la logique classique, habituelle à tous, et qui entendent empêcher toute intrusion d'une autre pensée. Cette autre pensée, indissociable de l'expérience psychanalytique comme de celle de la psychose, Bion n'en démordra jamais. Du fond de son enfance aux Indes, il écrira : « La psychanalyse n'est qu'une rayure sur la peau du tigre, il se peut en dernier lieu qu'elle rencontre le tigre, ou la chose elle-même, O². »

L'outil qu'il utilise, sa grille, lui permet de noter et d'enregistrer les étapes de la croissance d'une pensée, la sienne comme celle du patient, à partir de l'inaccessibilité de O. Inaccessible, O n'est pas sur la grille ; c'est en quelque sorte l'expérience originelle. Nous pourrions le nommer *réel*. En tant qu'inconnaissable, O représente la dimension de réalité de n'importe quel objet. « Il est impossible de connaître la réalité, pour la même raison qu'il est impossible de chanter les pommes de terre ; on peut les faire pousser, les arracher ou les manger, mais on ne peut pas les chanter³. » Pourtant, tout objet, pour Bion, peut être pensable. O lui-même peut l'être, au sens où il n'est saisissable qu'une fois transformé – par le peintre avec de l'huile et des pigments, par le musicien avec des notes et des silences, par le psychanalyste avec des formulations verbales et des interprétations.

Face à O, analyste et psychotique sont dans une position équivalente⁴. Les productions psychiques d'un halluciné sont non sensorielles ; devant lui, l'analyste doit pouvoir *intuitionner* une réalité psychique dépourvue

¹ Intervention dans le cadre des Enseignements d'Accueil de l'EpSF, « Quelques autres... », matinée du 13/01/2019 consacrée à Wilfried-Ruprecht Bion.

² W.-R. Bion, *Un mémoire du temps à venir*, « Rêve », éditions du Hublot, Larmor-Plage, 2010, p. 97.

³ W.-R Bion, *Transformations*, PUF, Paris, 1982, p. 167.

⁴ W.-R Bion, *Réflexion faite*, PUF, Paris, 2001, pp. 182-183.

d'aucune réalisation sensorielle connue : ni goût, ni couleur, ni odeur. De même, l'interprétation que va donner l'analyste sera elle aussi *intuitionnée*, c'est-à-dire qu'elle constituera une bonne rencontre entre le réel et le penser ; et, comme l'hallucination, elle ne sera issue d'aucune impression sensorielle. Quelle est alors la différence entre hallucination et interprétation ? Si la réalité sensorielle limite les objets des organes sensoriels, l'organe des sens de la réalité psychique, que Freud appelle la conscience, n'a pas de limite ; il peut apprécier indifféremment tous les équivalents mentaux des sens (odorat, vue, geste, couleur). Ainsi l'analysant pourra entendre la parole de l'analyste sous une forme sensorielle quelconque, le plus souvent visuelle. Et l'analyste doit pouvoir communiquer au psychotique ce qu'il éprouve, et qui est non sensoriel. Certes l'angoisse n'a ni odeur, ni forme, ni couleur, mais elle attaque la peau mentale. Rappelons-nous cependant qu'une intuition sans concept reste aveugle. L'intuition seule ne suffit pas à interpréter, il lui faut aussi construire. Sans aucune pénombre sensorielle (vu, entendu, flairé, goûté), l'interprétation ne porte pas sur la signification des associations ; elle n'est pas non plus une construction au sens freudien ; « sans mémoire ni désir⁵ », elle n'est qu'une « bonne injection de vérité⁶ » qui peut construire le rapport du réel au savoir psychanalytique. L'analyste est « sans mémoire » dans la mesure où il lui faut oublier ce qu'il sait de son patient et aborder chaque séance comme si c'était la première. Il est « sans désir », car le désir limiterait son activité psychique. Mémoire et désir constituent le passé et le futur d'une même pulsion, comme les deux sens d'un même phénomène qui entraverait la relation du patient au sein absent. « Débarrassez-vous de vos souvenirs, débarrassez-vous du temps futur de votre désir, oubliez-les tous deux à la fois – ce que vous saviez et ce que vous vouliez – et faites de la place pour une idée nouvelle.⁷ »

C'est à la fois dans cette expérience non sensorielle de l'interprétation comme de l'hallucination, et dans le *maintenant*, autre nom de l'*actuel* du présent, que se rejoignent analyste et psychotique. L'analyste doit avoir une « capacité négative⁸ », dit Bion citant Keats ; cette capacité de supporter le

⁵ W.-R Bion, *Mémoires de guerre*, « Commentaire », éditions du Hublot, Larmor-Plage, 1999, p. 121 ; *Bion à la Tavistock*, éditions Ithaque, Paris 2010, Séminaire 3, p. 74 ; *Un mémoire du temps à venir*, « l'Aurore de l'oubli », *op.cit.*, ch. Trois.

⁶ W.-R Bion, *Bion à New-York et à Sao-Paulo*, éditions Ithaque, Paris, 2006, p. 195.

⁷ W.-R Bion, *Bion à la Tavistock*, *op. cit.*, pp. 69-70.

⁸ W.-R Bion, *L'attention et l'interprétation*, Payot, Paris, 1974, p. 209.

non-savoir, l'incertitude, le doute et le mystère n'est pas sans évoquer la connaissance négative, le « moins C⁹ » de la psychose. Capacité négative qui est à saisir en tant que véritable positivité. Être considéré comme fou, dit Bion, « est une partie du prix à payer pour être psychanalyste¹⁰ ».

Le lien entre les pensées

Ce qui importe dans la cure d'un psychotique n'est pas le contenu des pensées ni leur signification, mais leur lien ou leur absence de lien entre elles, ainsi qu'entre elles-mêmes et leur penseur. En tant qu'exercice de la fonction alpha qui rend pensables les expériences, l'abstraction permet d'en transmettre quelque chose sans être encombré d'émotions. Or, lorsque les pensées sont devenues des choses chez les patients qui ne peuvent abstraire, ces choses, qui sont des fragments clivés et expulsés de la personnalité, se promènent au-dehors, encapsulées dans des objets bizarres, les éléments bêta. Parce que alpha manque, bêta ne peut entrer (ou rentrer à nouveau) dans le psychisme pour être transformé en alpha : c'est un désastre pour l'expérience psychique, qui se bloque alors comme un système digestif qui ne pourrait plus fonctionner. Le patient se meut désormais dans un monde d'objets qu'il s'exténue à utiliser comme des idées, tandis que l'objet réel, lui, reste enkysté dans un morceau de la personnalité qui l'a englouti. Il s'agit là d'identification projective : ce qui est projeté dans le transfert est réellement introduit à l'intérieur de l'analyste. Lorsque ces fragments réintègrent le psychisme du patient, ce sera sous la forme d'hallucinations auditives, visuelles et tactiles. Sans la fonction alpha, seule en mesure de les penser, les éléments bêta restés à l'extérieur persécutent le patient qui les renvoie à l'analyste, espérant produire chez lui la réponse émotionnelle qu'il ne peut ni éprouver ni penser. À l'analyste à son tour de trouver des outils pour construire ce lien brisé, ou jamais advenu, entre les pensées ; la seule chose qu'il puisse faire pour un psychotique est de lui permettre de penser la catastrophe qui lui est arrivée. Mais, dans le même temps, il se produit chez le patient une prise de conscience de sa folie et de sa réalité psychique : il haïra l'analyste qui l'aura conduit jusque-là, il haïra la pensée verbale qui le fait encore tant souffrir.

À l'absence de lien entre les pensées, répond d'une part l'indistinction entre le soi et l'objet externe (c'est l'absence de toute perception d'être

⁹ W.-R Bion, *Éléments de psychanalyse*, PUF, Paris, 1979, p. 85.

¹⁰ W.-R Bion, *Un mémoire du temps à venir*, « Le Rêve », ch. Vingt-cinq, *op.cit.*

deux, de la *twoness*¹¹), d'autre part l'absence de limites du temps et de l'espace. S'il reste particulièrement conscient de sa réalité psychique, le patient n'a pas la moindre idée de la réalité extérieure. Le modèle freudien de la psyché se fondait sur une réalisation d'un espace physique linéaire. Mais chez le psychotique désorienté, dit Bion, c'est l'inverse, le temps et l'espace sont fondés sur sa psyché. L'espace est devenu illimité, les catégories temporelles aussi. Ces troubles de la pensée existent également chez les savants : si le malade est conscient d'un passé qui n'existe plus, le mathématicien est inconscient d'un futur qui n'existe pas encore.

L'univers mental du psychotique requiert une attention spéciale¹², et livrer l'interprétation joue un rôle vital pour lui. L'interprétation de l'analyste et les associations du patient sont de même qualité ; elles ont un rapport direct au réel et ne peuvent travailler sans la présence réelle des objets du travail. Ainsi la grille sert à manipuler un objet en son absence. Ainsi, pour penser quelque chose d'un objet, le patient doit attendre que cet objet lui apparaisse dans la réalité. Ou alors, incapable de penser ou d'imaginer une situation, il sera obligé de la mettre en acte. Il ne peut transformer O de façon à pouvoir l'éprouver ou le sentir, et en même temps il ne peut connaître autre chose que O. Il n'a pas de souvenirs, rien que des faits non digérés. Si l'objet où il pourrait projeter des parties de sa personnalité s'absente, il s'effondre. Et c'est le désastre.

Le lien entre deux appareils psychiques

Dans la cure, cette expérience originelle, O, est transformée (réalisée) d'abord sur un mode sensoriel, puis sur un mode émotionnel, enfin sur un mode verbal. L'image sensorielle donnera sa force et ses effets à l'interprétation. Car saisir chez un patient la sorte de « forme¹³ » psychique qui n'a odeur, ni goût, ni couleur, n'est rien que saisir d'abord O, son inconnaissable. Comment alors y retrouver la forme réelle, comme celle d'un vol d'oiseaux ? À partir de l'inconnaissable se fait, par étapes, le progrès de la pensée, dans le silence des pulsions. Il faut commencer par déchiffrer l'identification projective (ce que loge le patient chez l'analyste pour le lui rendre supportable), et la lire au patient. Ce qui est ainsi déchiffré est le fragment psychique introduit réellement (et non fantasmatiquement, comme le disait Mélanie Klein) dans le psychisme de

¹¹ W.-R Bion, *Réflexion faite*, *op. cit.*, p. 128.

¹² *Ibid.*, p. 172.

¹³ W.-R Bion, *Bion à la Tavistock*, p. 69, *op. cit.*

l'analyste ; l'interprétation est celle de l'acte psychique du transfert, un acte réel, et elle se prélève sur le réel de la personne qui s'y engage, l'analyste. L'analyse d'un psychotique ne se fait qu'avec lui. Votre meilleur collaborateur est votre patient, aussi hostile soit-il. Entre vous deux, une idée peut naître qu'avec un peu de pratique vous transformerez en interprétation. Les idées naissent si on leur laisse une chance de naître. Car la psyché s'étend au-delà des limites anatomiques du corps, jusqu'à d'autres individus. N'est-ce pas comme escalader mentalement une grille poussée à l'infini ?

Et Bion s'adresse à l'analyste. Nous devons accueillir la turbulence des émotions comme à la guerre : personne ne doit quitter la pièce, ni le champ de bataille. Il s'agit de laisser tomber sa « flanelle mentale¹⁴ », et d'utiliser la césure (ce diaphragme psychique) pour changer de vertex et repérer les deux versants de la psyché ; alors l'inhibition qui vous disait non, un non sans joie, vous dira oui.

Il existe sûrement un trafic à deux voies pour ce qui concerne la pensée. Cela laisse de la place aux idées nouvelles, aux illuminations qui germent, au lieu de s'emmitoufler contre les idées sauvages qui émergent. La psychanalyse cherche à savoir ce qui nous interrompt ou ce qui rend impossible de penser avec clarté. Elle tente d'investiguer ce qui fait notre tourment, non pour en savoir la cause, mais pour que nous puissions en dire quelque chose.

Il faut regarder un bon endroit, là où apparaît le germe d'une idée nouvelle chez votre patient. N'est-ce pas un métier extraordinaire ?

¹⁴ W.-R Bion, *Un mémoire du temps à venir*, « L'Aurore de l'oubli », chap. Sept, *op.cit.*